

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon BUFFET

Mécène à Virgile

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 31-33

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

MECENE A VIRGILE

Nous insérons d'abord la lettre suivante, par laquelle notre correspondant répond à notre appel :

Vous m'avez demandé, cher Monsieur le Chanoine, un article sur Virgile. Vous avez pensé que le vieux professeur qui vous a gardé plusieurs semaines au pied de sa chaire et qui a traduit l'Enéide avec vous, écrirait avec plaisir quelque chose sur le grand Mantouan. Virgile ! Dante ne l'a-t-il pas aperçu, un soir de la douce saison, le Vendredi-Saint de l'année 1300, et n'a-t-il pas cru l'entendre murmurer : « Je fus poète et je chantai ce juste, fils d'Anchise, qui vint de Troie après l'incendie de la superbe Ilion ? » Bossuet ne l'a-t-il pas appris et su par cœur ? Fénelon ne l'a-t-il pas continué dans son Télémaque en même temps qu'il continuait Homère, et ne peut-on pas établir un rapprochement facile entre « le cygne de Mantoue » et « le cygne de Cambrai » ? Victor Hugo ne s'est-il pas écrié :

O Virgile, ô poète, ô mon maître divin...

Goethe ne l'a-t-il pas évoqué parmi les frémissements du lac Bénacus, et notre cher Perreyve ne l'a-t-il pas appelé « le prince des poètes, l'homme de bien qui ne chanta jamais que la vertu, l'âme pure qui mérita l'honneur de guider dans les demeures éternelles le poète de la religion vraie, le seul des génies de l'antiquité qui devina dans ses vers la chaste langue du christianisme, Virgile enfin, digne d'être chrétien » ?

Vos correspondants, cher Monsieur le Chanoine, vous écriront, pour votre numéro tout virgilien, des articles qui feront écho à ces grandes paroles. Je salue leurs savants aperçus, mais j'ai pensé que quelques pages d'une simplicité toute salésienne ne dépareraient peut-être pas les études provoquées par le millénaire. Ces pages, je les cueille dans un cahier d'autrefois, où je relève un travail qui fut jadis corrigé en classe et mis au point par l'ensemble des élèves. Il répondait à ce titre : Mécène écrit à Virgile pour le remercier de lui avoir envoyé les Géorgiques. Est-ce une illusion ? Il me semble que beaucoup de vos lecteurs s'y intéresseront, surtout les anciens du Collège de St-Maurice.

L. BUFFET

Mon cher Virgile,

Où étais-je quand ton esclave fidèle est venu m'apporter le volume des Géorgiques ? J'étais chez Horace, dans sa villa de la Sabine. C'est avec lui que j'ai lu ton poème, ton chef-d'œuvre, et ç'a été un continuel enchantement.

Romain de vieille souche, j'ai reconnu dans tes Géorgiques une œuvre vraiment nationale. C'est l'Italie toute entière que tu chantes, et que dirai-je de l'éloge que tu lui adresses : « Salut, terre de Saturne, mère auguste des guerriers ! »

Salve, magna parens viram, Saturnia tellus !

Que dirai-je de tes beaux vers sur Rome, « la merveille du monde » ? C'est aussi le laboureur du Latium que tu représentes. Tu le peins au milieu de ses jours de fête, quand il invoque le Dieu des vendanges, ou encore quand il lance des javelots agiles sur un orme choisi comme cible. Je te remercie, mon cher Virgile, de l'avoir montré si heureux, « quand du moins il connaîtra son bonheur » ! Grâce au tableau merveilleux que tu fais de sa vie à la campagne, beaucoup de ces hommes « qui s'engouffrent chaque matin dans les appartements pour saluer le réveil du maître » quitteront la ville, iront cultiver leurs terres pour y jouir de la liberté. Il n'y a pas jusqu'à tes pensées « à la romaine » qui ne m'aillent au cœur ; ainsi : « Le travail opiniâtre vient à bout de tout : *labor improbus omnia vincit !* » ou encore : « Le temps perdu ne se retrouve jamais : *fugit irreparabile tempus !* »

Que j'ai aussi admiré la composition de tes Géorgiques ! Pour moi, ton plan est un modèle de vraie gradation : la terre, les plantes, les animaux, les abeilles ; il semble qu'on monte sans cesse avec ton inspiration pour atteindre enfin ces êtres si frêles mais si admirables qui « nagent dans l'air limpide » ou que parfois « leurs grands cœurs » entraînent au combat.

Cependant, te l'avouerai-je, il me semble que ton plus grand mérite est d'avoir rendu agréable un

poème didactique ; d'ordinaire, l'ennui veille au seuil de ce genre, si froid, si peu poétique. Je ne saurais te louer assez d'avoir introduit dans chaque chant des épisodes, et quels épisodes ! Tu m'as fait venir les larmes aux yeux quand tu décris le bœuf qui « vomit un sang mêlé d'écume : *mixtum spumis vomit ore cruorem* », puis le laboureur qui va tristement déteiler l'autre et qui part en laissant sa charrue enfoncée dans le sillon inachevé. De même, ton vieillard de Tarente m'a fait mourir d'envie, tellement je désirais, moi aussi, « émonder la chevelure de l'acanthé flexible en accusant le retard de l'été et la lenteur des zéphyr ».

J'admire enfin tes gracieuses comparaisons, en particulier celle que tu oses faire en assimilant les abeilles aux Cyclopes. « De même, dis-tu, que les géants de l'Etna se hâtent de forger les foudres avec des masses de fer amollies par le feu, ainsi le travail presse les abeilles cécropiennes ».

Mais je ne t'ai pas encore dit, mon cher Virgile, ce qui me tient le plus au cœur. J'ai vu que tu as écrit mon nom au livre 1^{er}, au livre 3^{me}... Oh ! merci ! Plus tard, quand mon souvenir aura péri dans la postérité, ton livre restera, et avec lui le nom de Mécène !

T'arrêteras-tu maintenant en si beau chemin ? Octave, qui t'aime et t'admire autant que moi, ne le permettrait pas. Puisque tu as loué la terre d'Italie, le moment est venu pour toi d'exalter ses héros. Ce poème épique sera ton plus beau titre de gloire, et quelque chose me dit que tu seras l'Homère de la grandeur romaine. Cette autre tâche s'impose à ton génie, et nul ne te lira avec plus de bonheur, plus de plaisir que

Ton Mécène.